

Ma rue par Achbé

Rencontre entre la classe d'ECS1 et cette street-artiste



« Créer c'est oser »

Si en classe préparatoire la craie ne semble exister que pour écrire au tableau des phrases rarement poétiques et plus souvent impersonnelles, ou bien des formules mathématiques, Claudie Baudry, plus connue sous le nom de Ma Rue par Achbé, préfère utiliser ces mêmes craies pour partager ses pensées sur le bitume parisien à la vue de tous.



Sur les réseaux :



Photo : Marc Irondelle

Ma rue par Achbé

Pour la suivre sur Facebook



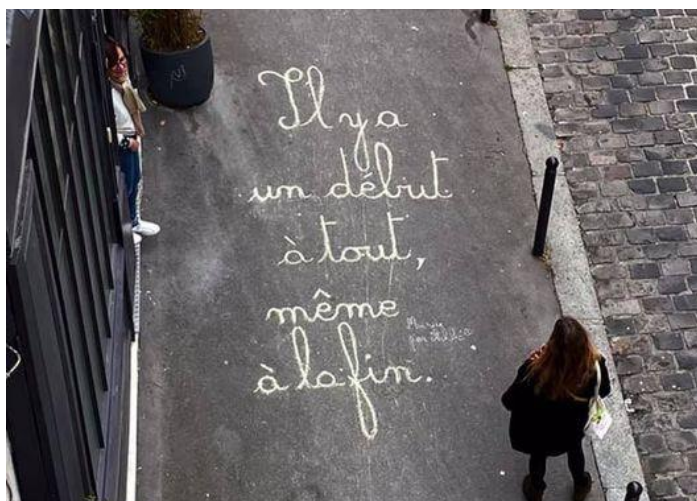
@marueparachbe

Pour la suivre sur Instagram



@jdasloth22

Pour nous suivre sur Instagram



Mardi 16 mars, les élèves de la ECS1, ont eu la chance d'échanger avec Mme Baudry, plus connue sous le nom de @marueparachbe. C'est dans les rues de Montmartre qu'Achbé s'est fait connaître en 2017 alors qu'elle commençait à écrire sur le trottoir. Sa marque de fabrique ? La craie. On peut alors y voir des phrases disparaissant au fil des jours pour laisser place à d'autres. Ma rue par Achbé ce sont des messages féministes, politiques, voire polémiques. L'humour et les jeux de mots sont ses fidèles alliés, laissant à chaque passant, le choix de sa propre interprétation.

Dans cette interview, Ma rue par Achbé se dévoile intimement. Expliquant pourquoi elle a commencé, ce que cela lui apporte, mais également comment elle garde la tête haute face à la critique. Une heure a suffi à la classe pour comprendre la détermination et la motivation de Mme Baudry. Ses coups de craie ne sont que le reflet de son entière personnalité. Elle est drôle, pétillante et engagée.

C'est seulement après mûre réflexion que Madame Baudry retranscrit à la craie ses phrases. Son art éphémère lui permet de partager à l'infini son travail d'artiste, toujours au même endroit, dans "sa rue". Le procédé est simple, elle réfléchit, elle écrit dans Montmartre, elle prend en photo et poste sur ses réseaux sociaux pour garder en souvenir mais pour également partager avec ceux qui ne peuvent faire le déplacement.

Street-artiste, mais pas seulement : Claudie Baudry est avant tout conceptrice réalisatrice dans la rédaction. Diplômée d'un DEA d'anglais, promise au métier de professeur, elle a réussi le pari de se frayer un chemin dans l'art, parallèlement à son travail. Très souvent en lien avec l'actualité, elle aborde toute une panoplie de sujets très variés : on peut ainsi voir des phrases parlant de politique, de féminisme, d'éducation et même d'amour, un thème qu'elle apprécie particulièrement. Également mère de deux enfants, la thématique de la jeunesse lui tient particulièrement à cœur.

« Je suis en admiration envers les femmes qui malgré leur époque ont essayé de bousculer les codes. »

Alors que sa première phrase était plutôt une plaisanterie (« ça monte, hein ? » sur une rue pentue de Montmartre), ses amis et les passants ont trouvé cette idée innovante et l'ont donc incitée à continuer. Suivie par plus de 40 000 personnes sur Instagram et près de 63 000 sur Facebook, elle voit sa communauté s'agrandir et la soutenir de jour en jour. Par besoin de partager ses pensées et ses idées, elle laisse au public le choix de l'interprétation de son message.

Par besoin de partager ses pensées et ses idées, elle laisse au public le choix de l'interprétation de son message. D'ailleurs, son premier public n'est-il pas son mari décédé dans cette rue ? Car c'est une façon, pour elle, de continuer le dialogue : ses messages étant écrits au sol, on peut les lire depuis le ciel ! « Je suis un message d'amour tracé à la craie » - Ma Rue par Achbé

Propos recueillis par les élèves de la classe préparatoire ECS1 du lycée Jeanne d'Albret lors de la venue de Claudie Baudry le 16 Mars 2021

Vous avez choisi d'écrire des messages à la craie, alors même qu'ils vont s'effacer, pourtant vous les prenez en photo : est-ce une manière de leur assurer une forme de permanence ?

C'est le medium que j'ai choisi pour m'exprimer sur les trottoirs, il n'y a pas plus éphémère que la craie. Pourquoi la craie ? Il y a une unité de lieu dans mon travail, j'écris toujours au même endroit ou presque. La craie, qui ne tient pas plus d'un jour avec la météo et les passages, me permet de recommencer le lendemain. Le trottoir est comme un tableau noir pour moi. Le moment de l'écrire fait partie de l'inspiration. Je n'écris pas tous les jours, parfois c'est tous les 2 à 3 jours ou toutes les semaines. C'est presque spirituel, j'ai besoin d'exprimer cette phrase. Ça élargit le trottoir et ça touche beaucoup de monde. C'est pour garder une trace et pour partager ce message au-delà de la rue, sur les murs des réseaux sociaux pour toucher plus de monde. La photographie me permet aussi de rester fidèle à l'esprit de la rue.



Si vous deviez changer de moyen d'expression, lequel choisiriez-vous et pourquoi ?

Je n'ai pas du tout envie de changer de medium, mais si je devais me forcer, j'utiliserais peut-être des pochoirs à la bombe. Je ne dessinerais pas car je ne sais pas du tout dessiner. À la rigueur, les chansons, mais je ne chanterais pas. J'aime écrire dans la rue et les gens ne me dérangent pas tant que ça. En revanche faire des graffitis à la bombe est passible d'une lourde amende. Le trottoir n'est pas une propriété privée donc personne ne m'embête. Il y a un côté juridique aussi. Lorsqu'on écrit sur une façade on dénature le travail d'un architecte et on est passible de lourdes amendes. La mairie de Paris a récemment autorisé l'association Collage Féménicides à coller des affiches dans Paris et laisse les affiches qui étaient déjà en place dans Paris.

Pour le quartier : vous écrivez parfois en dehors, notamment sur la plage. Quel est le sens du lieu pour vous ?

J'écris la majeure partie du temps dans ma rue, là où je vis, à Montmartre. C'est un quartier assez authentique et familial avec une vie de village, y écrire me permet de rencontrer des gens et j'aime l'atmosphère. Parce que c'est là que je vis, mais j'aime aussi écrire là où je vais. Mais 90 % de mon travail est sur cette rue. Lorsque que ce sont des messages qui dénoncent, j'aime l'écrire sur les pavés. Ma démarche a commencé en mai 2017 lorsque j'ai vu des touristes monter et qui étaient essouffés. J'ai voulu m'en amuser, j'ai écrit "Ça monte hein ?". Ça a plu aux gens, aux touristes et aux habitants du coin, c'est comme ça que l'aventure a commencé. J'aime aussi l'idée que les gens marchent dessus et emportent un peu de mon œuvre sous leurs chaussures et dans leur mémoire. J'ai réalisé après coup que mon mari était mort sur ce trottoir, c'est peut-être mon subconscient. Et je me suis dit que pour moi c'était une manière de continuer le dialogue. Si je devais ranger mon art dans une catégorie, je dirais que je fais de "la poésie urbaine".

Quelle a été votre inspiration la plus loufoque, la plus décalée ?

Quand des passants arrivent, je m'arrête d'écrire et je parle avec eux. La difficulté n'est pas la même sur les réseaux sociaux et c'est plus facile que de se retrouver face à une avalanche de haters, de trolls, des critiques plus violentes que dans la rue. Il y a des phrases où je me disais « t'es folle d'écrire ça ». Les messages pour lesquels je me disais ça, c'était sur le cunnilingus par exemple : « Non cunnilingus n'est pas le nom d'un empereur romain ». Ce sont des oiseaux que je lance dans la nature. Encore une fois lors de l'hommage à Veil, on m'a trollé sur le fait qu'elle aurait commis un génocide en légalisant l'avortement. Accuser Veil de génocide est immonde pour les raisons qu'on connaît tous.

Pensez-vous que la beauté de votre art tient dans l'interprétation que s'en fait le spectateur puisque vous jouez aussi sur les mots et le sens ?

J'aime bien l'idée que les gens s'approprient le message et l'interprètent à leur manière. Parfois même je suis surprise de l'interprétation que certains font de mes messages.

Vos messages prennent-ils essentiellement source dans l'actualité ? Avez-vous une cause qui vous tient particulièrement à cœur ?

L'amour me tient le plus à cœur. J'ai aussi fait une série sur les ados. J'ai déjà abordé, l'inceste, les viols, les droits des femmes. J'ai aussi abordé l'adolescence, l'enfance, la cause des femmes, l'amour et l'érotisme. Je faisais aussi une série sur les petits métiers. Je faisais un hommage aux boulangers devant leurs boulangeries. J'ai commencé en 2017. J'ai vu dès le confinement quels sont les métiers les plus indispensables. Il y a encore beaucoup de chemin pour changer les choses.

Vous dites trouver aussi l'inspiration dans les livres, mais avez-vous déjà été à court d'idées ?

Je n'écris que quand j'en ai envie, et quand je suis inspirée et que j'ai quelque chose à dire. J'ai des

carnets sur lesquels j'écris plein de phrases, mais le moment compte autant que la phrase. La crise sanitaire éteint beaucoup de chose, une forme d'apathie. Compliqué de faire les choses comme avant alors qu'elles ont changées. La sincérité doit se ressentir et quand on fait cette démarche si individuelle, on doit faire passer l'honnêteté. Ce sont les seuls moments de ma vie où je me fais entièrement confiance et où j'écoute pleinement mes envies.

Pensez-vous que vous avez été aussi inspirée par d'autres artistes de street art ? Si oui lesquels ?

Non je ne pense pas avoir été inspirée par quelqu'un, c'est sûrement l'addition de toute ma culture, de toute mon histoire qui donne ça. C'est un mélange de tout qui m'a inspiré, de tout ce que j'ai vécu dans la vie.



Photo Amanda Sellem

Avez-vous déjà envisagé de renoncer en raison de commentaires désagréables par exemple ?

Non. On ne peut pas plaire à tout le monde. Un jour j'avais écrit dans la rue "Si t'étais toujours d'accord avec moi tu serais moi". Si j'arrête un jour c'est parce que je n'en aurai plus envie mais pour l'instant je suis dans la même dynamique qu'au début. Personne ne peut décider à ma place si je dois arrêter, sauf si on me menace.

Vous avez dit aimer le rap. Quel est votre rappeur préféré ? Quelle collaboration vous fait rêver ?

Je ne suis pas une grande mélomane, ce que j'aime dans le rap c'est les punchlines. J'aime bien le rap car c'est la poésie du XXI^e siècle. J'aime beaucoup Orelsan, Lomopal si on le considère comme un rappeur, Grand Corps Malade, mais je n'ai pas aimé son dernier album en hommage aux femmes. Comment c'est loin [avec Orelsan] est un très beau film. Oxmo Puccino aussi a de très beaux textes. J'ai un profond respect pour ce genre musical. Si je devais collaborer je prendrais le plus beau, un de mon âge *rires*. J'aime beaucoup Aya Nakamura : elle s'exprime comme elle veut, mais on peut ne pas aimer.

Qu'est-ce que votre art vous apporte sur le plan personnel ?

Sur le plan personnel : du bonheur. J'étais par exemple super contente de venir vous voir. Cela m'apporte des collaborations, des expositions, comme à l'UNESCO, et des rencontres avec beaucoup de gens.

Regrettez-vous un message que vous n'auriez pas osé écrire ? Vous donnez-vous des limites sur ce qui peut être dit ou non ?

Dès qu'on me lance le défi, j'ose. Je ne regrette rien. Je ne me donne pas de limite, parfois je réagis sur mon trottoir à ce qu'on peut me dire sur les réseaux sociaux ou dans la rue directement. J'ai une voisine qui n'aime pas ce que je fais, pas de chance, elle habite en face de chez moi. Alors elle a dit « elle est naïve, j'aime pas du tout » et j'ai écrit sous sa fenêtre « je suis naïve et je t'emmerde ». Je continue encore ma démarche et je crois en cette démarche pour œuvrer au droit des femmes.

Avez-vous eu d'autres réactions dans la rue qui vous ont marqué ?

J'ai donné une craie à Léon, 3 ans et demi, pendant que je dessinais, il a gribouillé sur mon dessin.

La notoriété que vous êtes en train d'acquérir modifie-t-elle votre manière d'appréhender votre art ?

La notoriété ne modifie pas du tout ma façon d'appréhender l'art. Car sinon cela enlèverait toute la simplicité. On m'a demandé de venir écrire devant une galerie et j'ai simplement répondu « non ». Il n'y a pas de raison que je prenne la grosse tête.

Que pensent vos enfants de votre activité ?

Ils sont à la fois très fiers mais en même temps assez détachés, ils sont contents. Ça m'arrive de leur demander leur avis, ils sont plutôt littéraires.

Voudriez-vous être rémunérée pour vos travaux ? Souhaiteriez-vous en faire votre travail ?

Non je n'ai pas envie d'être rémunérée pour travailler à temps plein. Cela perd de son crédit. Et si je considérais ça comme un travail, ça serait moins drôle. Je n'aime pas travailler.

Donc vous considérez cette activité comme un loisir ?

Si vous entendez par loisir, avoir du plaisir, oui. C'est l'absence de contraintes, le divertissement qui importent.

Si vous deviez choisir entre Hannah Arendt et Simone de Beauvoir, laquelle choisiriez-vous et pourquoi ?

Je choisirais Hannah Arendt car Simone de Beauvoir a signé une pétition parue dans Libération dans les années 70 qui promouvait la liberté sexuelle des enfants et défendait l'idée selon laquelle les adultes pouvaient en jouir librement. Donc bien qu'elle ait été une grande femme, elle m'a déçue par cette signature.

Chez Arendt, le concept de la banalité du mal est super fort, elle a sûrement eu la facilité d'en parler car elle est elle-même juive. Elle a cependant été mal-comprise puisque certains ont mal interprété ses propos pensant qu'elle parlait d'un mal banal, alors qu'elle disait que malgré la banalité de l'homme qu'était Eichmann, il n'avait fait qu'obéir à des ordres, comme une grande partie des allemands, telle une folie collective, sans néanmoins l'excuser de ses faits.

En guise de conclusion, quel message ou conseil voudriez-vous faire passer à de jeunes étudiants comme nous ?

Restez comme vous êtes, vous êtes formidables, mais restez quand même insouciantes, travaillez et restez sérieux pour vos études mais n'oubliez pas de vous amuser. Faites ce que vous aimez ! Il y a un excellent documentaire, Adolescentes, qui suit les parcours bien opposés de deux jeunes filles de Limoges de la 4^e à la Terminale. Ces gamines disent que l'adolescence n'est plus l'âge de l'insouciance. Donc restez insouciantes.